

## Le cinéma comme altérité – ce qui ne m'appartient pas...

par Kijû Yoshida, janvier 2008

*« Au cours des 43 années qui séparent Bon à rien, son premier film, du récent Femmes en miroir, Kijû Yoshida se dévoue à l'intemporel et ce faisant, dévoile l'histoire sous son éclat le plus vif.  
Pour être témoin d'un changement véritable, oser exclure le changement.  
Ou encore, se garder d'adhérer trop facilement au changement pour inviter un véritable changement.  
Cette fiction, que seul le cinéma pouvait lui autoriser, Kijû Yoshida, maintenant, comme une éthique de vie, la fait sans bruit exploser à l'écran. »*

Ce texte a été écrit par le critique de cinéma Shiguéhiko Hasumi, qui par ailleurs est un ami de longue date, mais j'aimerais ici me reconnaître dans ce réalisateur par trop surestimé et, si cela était possible, faire de ces quelques lignes mon épitaphe.

L'« intemporel » dont parle Hasumi, « exclure le changement », signifiaient également tourner le dos à cette sympathie qu'ont exigée de tout temps les spectateurs, comme cela signifiait fragiliser les bases commerciales du cinéma. Cependant je n'ai pas recherché cela consciemment : plutôt devrais-je dire que les films ont d'eux-mêmes pris cette forme.

La plupart des gens s'imaginent sûrement que l'on tombe amoureux du cinéma dans son enfance, que l'on commence bientôt à rêver de devenir réalisateur et que, lorsque enfin ce rêve se réalise, on s'empresse de faire « son propre film » pour le montrer au public.

J'ai très certainement été moi-même fasciné par le cinéma, mais n'avais jamais songé à devenir réalisateur. Même quand, favorisé par la chance, je le suis devenu, il ne m'a jamais semblé avoir un « propre film » à montrer aux spectateurs. Parce que je doutais qu'il existe un « je » à même d'affirmer « je suis cinéaste ».

« Je suis cinéaste », « je suis moi », ces preuves de mon existence se sont probablement perdues à cause de mes lointains souvenirs des jours de guerre.

Trois semaines avant la fin de la guerre, une nuit en plein été, Fukui, ma ville natale, fut la cible d'un raid aérien.

Comme les villes les plus importantes avaient déjà subi des bombardements, seuls mon père et moi étions restés dans la maison de famille, au cœur de Fukui, une ville de province de soixante-dix mille habitants. Ma grand-mère et ma mère s'étaient, elles, déjà réfugiées à la campagne.

Cette nuit-là, je fus réveillé par mon père. La radio avait annoncé qu'une grande escadrille de B29 faisait route vers le nord au-dessus du lac Biwa. Comme les seules villes dans cette direction étaient Kanazawa et Fukui, mon père me dit de fuir tout de suite. Lui resta seul à la maison.

C'était le black-out, la ville était plongée dans l'obscurité la plus totale, calme encore. Mais alors que j'atteignais la banlieue, un éclair violet aveuglant explosa un peu plus loin. Il s'agissait d'une fusée éclairante, prémices du bombardement. Quand j'en pris conscience, moi qui n'étais qu'un élève de 5<sup>ème</sup> âgé de douze ans, je fus bouleversé et me mis à courir vers la maison.

Mon père déjà n'y était plus. J'entendis soudain un bruit semblable à une averse. Quand je levai les yeux, je vis s'abattre des flammes innombrables et tremblantes. Quand elles touchèrent le sol, s'élevèrent d'effroyables colonnes de feu.

Je perdis la tête, et m'enfuis sans savoir où j'allais. Les environs de la ville, frappés par les bombes incendiaires, étaient déjà la proie des flammes, où que j'aie des brasiers m'encerclaient. Comment ai-je survécu, je ne m'en souviens

pas avec certitude. Comme fou, je n'étais plus moi-même.

À cet instant, qui donc m'a sauvé ? Le corps de l'enfant de douze ans que j'étais, ces yeux qui devinaient instinctivement le danger, m'ont probablement guidé dans ma folie.

Un autre moi m'a secouru, un moi qui n'est pas moi. Ayant découvert la présence de ce moi qui est un autre, tout ce que je puis désormais affirmer n'est pas « je suis moi », mais « je suis un autre ».

Partant, rien n'est plus douteux que de déclarer « je suis réalisateur », personne ne se connaît au point de pouvoir dire « voici mon film ».

On ne fait pas un film parce qu'on est soi-même réalisateur. On ne parvient à faire un film, tant bien que mal, qu'en dialoguant avec ce moi qui nous habite, qui se cache en nous en tant qu'il est autre que nous.

Naturellement, en chaque spectateur de cinéma respire également un autre moi. Il n'est pas ce moi inflexible, face à l'écran, à même d'affirmer qu'« il est lui ». Il regarde un film au contraire en embrassant ce « moi, en tant qu'il est un autre ». Plutôt, il regarde un film pour aller à la rencontre de ce « moi, en tant qu'il est un autre ».

Cette relation d'égal à égal, la poursuite de ce moi autre que moi chez le réalisateur comme chez le spectateur, est précisément ce que je n'ai cessé de chercher tout au long de mes films.

À l'initiative du Centre Pompidou est organisée une rétrospective de l'ensemble de mes films.

Tout en les en remerciant, je ne puis qu'avouer mon bonheur, quand ce genre d'événements a lieu d'ordinaire à la mort d'un cinéaste, de pouvoir y assister de mon vivant.

Traduction française : Mathieu Capel et Terutarô Osanai